
Oculis spectavit amantis : d'un portrait à l'autre

Osmo Pekonen

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/12461>

DOI : [10.4000/perspective.12461](https://doi.org/10.4000/perspective.12461)

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2019

Pagination : 11-16

ISBN : 978-2-917902-49-3

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Osmo Pekonen, « *Oculis spectavit amantis : d'un portrait à l'autre* », *Perspective* [En ligne], 1 | 2019, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 01 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/12461> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.12461>

***Oculis spectavit amantis :* d'un portrait à l'autre**

Osmo Pekonen

Un petit portrait ovale d'un gentilhomme des Lumières au regard doux et sincère, arborant un léger sourire aux lèvres. Au musée des Beaux-Arts de Göteborg, le visiteur occasionnel peut être frappé par la vivacité d'expression d'un portrait de jeune homme attribué à Alexander Roslin (1718-1793), un peintre suédois établi à Paris, devenu membre de l'Académie royale de peinture et sculpture, qui exposa vingt fois au Salon entre 1753 et 1791. On doit à Roslin de nombreux portraits de têtes couronnées et d'autres célébrités de l'époque : Gustave III de Suède, Catherine II de Russie, Choiseul, Linné, Marmontel... Il s'agit ici du comte Gustav Philip Creutz (1731-1785), un parfait inconnu, sans doute, pour la plupart des visiteurs ! Peu nombreux sont, en effet, ceux qui viennent au musée de Göteborg exprès, comme moi, pour voir ce tableau qui m'est devenu cher. Car ce Creutz, né en Finlande, fut un poète de mon pays – l'un des premiers grands poètes finlandais – et je suis moi aussi un peu poète, à mes heures perdues.

Les comtes de Creutz – malgré un nom à la consonance allemande – appartiennent à la plus ancienne aristocratie finlandaise, dont les origines se perdent dans la nuit des temps. De nos jours, à la « maison de la Noblesse » (Suomen Ritarihuone) à Helsinki, les Creutz occupent encore fièrement le premier siège parmi les comtes, le rang le plus élevé de la noblesse finlandaise, toutes les familles duciales ou princières étant éteintes aujourd'hui. Épargnés par tous les tourbillons de l'Histoire, les Creutz ont réussi à tout conserver : leur rang et leur blason, tout comme leur château de Malmgård (mieux connu aujourd'hui pour le cidre qu'il produit), à Pernå, une ancienne municipalité suédophone en bordure de la mer Baltique. L'avenir des Creutz semble être bien assuré : le jeune comte actuel a épousé l'une des princesses de la maison de Bourbon-Siciles.

Notre Gustav Philip Creutz, l'homme des Lumières, grandit à Malmgård où l'on conserve toujours son portrait en médaillon, ciselé par Johan Tobias Sergel (1740-1814). Si une rue d'Helsinki portait autrefois son nom, elle fut débaptisée en 1928 en faveur d'un autre poète, sans doute jugé plus méritant – signe, selon toute apparence, que le poète est tombé dans un oubli relatif en Finlande. Creutz n'a pas beaucoup écrit. Il doit sa réputation de poète à un seul ouvrage de jeunesse, une églogue en suédois : *Atis och Camilla* [*Atis et Camilla*]. Écrite en alexandrins, métrique usuelle de la poésie classique



Alexander Roslin, *Portrait du comte Gustav Philip Creutz*, 1764, Göteborg, musée des Beaux-Arts.

française, mais forme poétique fort atypique chez nous, il s'agit d'une histoire d'amour située dans l'univers des dieux grecs.

La culture francophone du siècle des Lumières imprégna le royaume de Suède dont la Finlande faisait partie à l'époque. Le roi Gustave III lui-même, dans le but d'apparaître un monarque éclairé, entreprit des séjours culturels en France et en Italie. Les nobles suédois ou finlandais de l'époque correspondaient en français, langue dont la maîtrise parfaite constituait une partie essentielle de l'éducation d'un jeune gentilhomme comme Creutz. Marmontel apprit l'existence de ce génie hyperboréen à travers une lettre, dont il fit la lecture pendant une séance de l'Académie française en s'étonnant que « les Lapons » puissent si bien manier la langue de Molière. La Finlande de l'époque était une terre soumise à la couronne suédoise, qui pourtant n'arrivait plus à défendre le flanc est du royaume contre les invasions russes répétées dont la Finlande a beaucoup souffert au XVIII^e siècle. La vie culturelle du royaume, et les belles lettres en particulier, était alors dominée par la langue suédoise, voire française pour

certains, tandis que la langue finnoise, colonisée elle aussi, ne s'exprimait que dans certains domaines seulement : une littérature religieuse émanait de l'Église luthérienne, la presse finnoise faisait ses timides débuts. Ceci explique que nombre d'écrivains finlandais de l'époque soient restés méconnus, à l'image de Creutz. Ce travail d'étude et de redécouverte, qui passe souvent par la traduction de leurs œuvres en finnois, une langue bien différente du suédois, se poursuit encore aujourd'hui.

Pour un Finlandais, il est rassurant d'apprendre qu'une poignée de personnalités créatrices – des écrivains, des savants, des philosophes voyageurs – ne se contentaient pas de recevoir des idées des Lumières mais participaient à leur façonnement depuis notre petit pays. Parmi ceux-ci, figure l'homme des Lumières finlandais sans doute le plus accompli, le comte Creutz. Lorsque Voltaire le rencontra pour la première fois à Ferney, il regretta – dans une lettre datée du 21 mai 1764 adressée à Marmontel – de ne pas avoir pu passer toute une vie en sa compagnie.

Après une jeunesse passée au château de Malmgård, Creutz fit de brillantes études à l'Académie royale d'Åbo (Finlande), puis s'installa à Stockholm. Il participa aux travaux d'un cercle éclairé de jeunes poètes, le Tankebyggarorden (littéralement, l'« ordre des bâtisseurs de la pensée ») qui se réunissait chez Madame Hedvig Charlotta Nordenflycht (1718-1763), elle-même écrivaine remarquable et féministe avant la lettre. En 1761, Creutz publia son chef-d'œuvre *Atis och Camilla*, une rêverie préromantique sur l'Arcadie, demeure bienheureuse des bergers et des dieux, qui devint un texte culte, tout comme *Julie, ou la nouvelle Héloïse* de Rousseau, publié la même année, le fut en France. Les protagonistes de son églogue sont Atis, un vaillant chasseur de lions, et Camilla,

une vierge consacrée à la prêtrise dans un temple de Diane, la déesse de la lune, de la chasteté et de la chasse, dont le devoir est de veiller sur les forêts sacrées de la déesse. On devine le reste. Malgré les avertissements de la douce Camilla, le fougueux Atis ne peut s'empêcher de chasser sans autorisation dans le bois sacré, tant et si bien qu'il finit par attirer sur lui les foudres de la déesse de la chasse. Pire, il cherche à séduire la prêtresse et le couple se trouve banni du paradis arcadien. Le problème est résolu lors du conclave des dieux où Freyja – la déesse nordique de l'amour – réussit à faire valoir son point de vue. Le tout est raconté en alexandrins par notre poète, dans un esprit de pudeur qui exclut les amours autres que platoniques. Voici, pour exemple, un passage qui décrit la baignade de la nymphe Camilla dans une fontaine sacrée de l'Arcadie :

Hon kärligt slingrar sig kring om en kropp av snö,
i hennes klara famn förmätna lustar dö,
ty denna rena våg beskyddar blott de blyga,
som dölja deras gång och under vattnet smyga¹.

Atis och Camilla est la seule grande églogue écrite par un auteur finlandais ou suédois. Si en France, ce genre littéraire, très prisé au XVII^e siècle, approchait déjà son crépuscule au XVIII^e siècle, au sein du royaume protestant de Suède, baigné d'un piétisme rigoriste et un peu triste, il avait de quoi faire rêver toute une génération de jeunes gens fatigués par les sermons et assoiffés de rêveries érotiques, telle la description voilée de la rencontre intime entre Atis et Camilla qui clôt le récit. Avant Creutz, on n'avait pas écrit grand-chose en suédois sur l'amour naissant des jeunes gens : si les ballades populaires en savaient quelque chose, la haute littérature était plutôt dominée par des thèmes moralisateurs.

Après avoir atteint la consécration avec *Atis och Camilla*, son œuvre principale, Creutz l'écrivain se tut soudain : on ne connaît de lui ensuite qu'une douzaine de petits poèmes isolés. La célébrité de son chef-d'œuvre le suivit pourtant tout au long de sa vie : il fut réimprimé plusieurs fois. Creutz se trouva une nouvelle vocation dans la diplomatie. Grâce au soutien privilégié du prince royal Gustave, devenu son ami, il entra au service de la Chancellerie du roi et fut bientôt envoyé en poste à Madrid, où il séjourna pendant deux ans. L'Espagne, selon ses propres mots un pays « dévoré par des moines », ne fut pas à son goût. Il y fit pourtant la connaissance d'un certain Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, un homme d'affaires qui ignorait encore qu'il écrirait un jour une trilogie sur le destin d'une famille espagnole du nom d'Almaviva.

En 1766, Creutz obtint le poste le plus convoité de la diplomatie suédoise, celui de ministre plénipotentiaire à la cour de Versailles. Le Finlandais fut bien accueilli par le milieu littéraire et artistique parisien et devint un habitué des salons à la mode de Madame Geoffrin, de Madame du Deffand, de Mademoiselle de Lespinasse, de Madame Necker, de Madame d'Épinay... et pendant les dix-sept ans qu'il allait passer à Paris, il fit la connaissance de tous ceux qui comptaient. De nature sociable, il se lia d'amitié avec les ministres successifs – Choiseul, d'Aiguillon, Malesherbes, Turgot ou Necker –, mais aussi avec les philosophes – d'Alembert, Chamfort, Diderot, l'abbé Galiani, Grimm, Helvétius, Hume ou encore Marmontel. Honnête homme épris de musique, il participa à la querelle entre les gluckistes et les piccinnistes et soutint notamment le compositeur André Ernest Modeste Grétry, né à Liège, qui dédicaça à Creutz son premier opéra couronné de succès, *Le Huron*, créé à Paris en 1768 sur un livret de Marmontel, d'après une idée de Voltaire.

Creutz menait la grande vie. Entouré de laquais en livrée, il ne quittait sa résidence de l'hôtel de Bonac (au 120 rue de Grenelle) qu'en attelage à six chevaux. Aux grandes réceptions, les fontaines de l'ambassade crachaient du vin pour désaltérer les convives. Aux frais des contribuables, l'ambassadeur de Suède devint un mécène très généreux

des artistes français (Boucher, Chardin, Oudry, etc.) dont il amassait les tableaux destinés au château royal de Stockholm. Sa passion pour le jeu de cavagnole n'était pas moins dispendieuse, mais le roi de Suède avait donné carte blanche à son brillant représentant dont la couronne suédoise continua à payer les dettes pendant des années après sa mort. Creutz fut même admis à jouer aux échecs avec Marie-Antoinette au Petit Trianon, et c'est bien lui qui introduisit Axel de Fersen à la jeune reine de France. La correspondance² en français du Comte avec son Roi est une source importante qui témoigne de la vie mondaine, culturelle et politique à Paris et à Versailles au temps des Lumières, et de l'amour que la cour de Suède vouait à la culture française.

En février 1783, le comte Creutz fut nommé président de la Chancellerie : le premier ministre de l'époque. Ayant obtenu les pleins pouvoirs, il se révéla un homme politique de grande envergure. Aussitôt, le 3 avril de la même année, il signa avec Benjamin Franklin un traité d'amitié et de commerce entre les États-Unis d'Amérique et la Suède : c'est la plus ancienne alliance transatlantique conclue par les Américains et théoriquement valable encore aujourd'hui.

À contrecœur, Creutz quitta Paris le 16 mai 1783 pour regagner la Suède et arriva à Stockholm le 7 juin. À la fin du même mois, il accompagna Gustave III en Finlande à la rencontre de Catherine II de Russie, dans la ville fortifiée de Fredrikshamn, non loin de son château familial, dans le cadre d'une discussion gravissime sur la guerre et la paix entre les deux cousins. L'éventualité d'une nouvelle guerre avec les Russes fut écartée à cette occasion (mais elle éclata cinq ans plus tard). Les honneurs se multiplièrent : Creutz fut nommé l'« un des seigneurs du royaume » (*en av rikets herrar*) et chancelier de l'université d'Upsal, où il prononça sa leçon inaugurale en grec ancien. Entre septembre 1783 et août 1784, alors que le Roi s'absenta pour un séjour de plaisance en Italie avec une grande partie de sa cour, il lui confia le pouvoir suprême.

Chargé de trop de responsabilités, sans doute, notre poète surmené s'épuisait, il tomba malade et mourut le 30 octobre 1785. Le Roi avait autorisé à son favori la construction d'un palais fastueux dans une péninsule baptisée Tivoli, non loin de Haga, le château de plaisance du Roi, aux abords de Stockholm. Les travaux furent cependant interrompus par la mort du Comte. Il n'en reste qu'une esquisse d'un jardin à l'anglaise, aujourd'hui à l'état sauvage. Ma recherche sur les traces de Creutz m'a conduit à l'emplacement prévu pour son palais. Parmi les vieux arbres – des chênes, des érables, des peupliers – on trouve au bord de l'eau un ancien tombeau qui pourrait faire penser à celui de Rousseau à Ermenonville ; c'est Joseph Martin Kraus (1756-1792), un compositeur de cour, ami de Creutz, qui y repose, tandis que la sépulture plutôt oubliée du Comte lui-même se trouve dans une petite église à Björklinge, non loin d'Upsal.

Creutz a raté l'immortalité de quelques mois seulement : il aurait sûrement obtenu un siège à l'Académie royale suédoise mais celle-ci ne fut fondée que le 20 mars 1786. Bien tôt après sa mort – et surtout après la Révolution française – une nouvelle génération de critiques littéraires se plaisait à qualifier toute sa poésie de « dépassée ». Les dix-huit Immortels de Suède ne se sont souvenus de Creutz qu'en 2010, lorsqu'ils ont fait frapper en son honneur une médaille commémorative portant l'adage *Oculis spectavit amantis*. C'est surtout l'académicien Horace Engdahl (qui, entre 1999 et 2009, avait pour tâche d'annoncer les prix Nobel de littérature) qui a beaucoup contribué à la redécouverte de Creutz, un personnage dont l'élégance, l'éloquence et le savoir-vivre continuent à le fasciner. Lors des dîners solennels avec les prix Nobel, il ne peut s'empêcher de caresser les candélabres d'or et les services d'argent de la table du roi de Suède que Creutz a achetés lui-même à Paris. C'est bien Horace Engdahl qui a suscité mon intérêt pour ce personnage. Je l'ai rencontré lors d'une représentation d'*Atis och Camilla* en suédois



dans un château en Finlande, en 2016, et je lui ai alors promis de traduire les alexandrins du comte en finnois, l'idiome de son pays natal. Chose promise, chose due. La traduction est parue au printemps 2019. Je suis ainsi devenu, paraît-il, un pionnier de l'alexandrin finlandais !

Svetlana Ruoho, *Portrait d'Osmo Pekonen en homme des Lumières*, 2018, collection privée.

Pendant les années que j'ai investies dans ce travail, j'ai vécu dans une telle extase poétique que mes amis se sont mis à s'inquiéter. Tambour battant, j'ai mené une campagne pour faire ressusciter l'homme des Lumières... jusqu'à ce que Svetlana, une amie peintre russe établie en Finlande, me prie de m'arrêter :

– Osmo, vous rendez-vous compte qu'avec vos alexandrins, vous êtes vous-même le Creutz ressuscité ? Tenez, je vais vous en faire la démonstration !

Elle créa un portrait de moi sous les apparences d'un homme des Lumières. Formée à l'Académie des beaux-arts de Saint-Petersbourg, fondée en 1757, Svetlana n'est pas étrangère à l'esprit des Lumières. Me voici donc métamorphosé, sous son pinceau, en celui qui voyait le monde « avec les yeux d'un amoureux ».

NOTES

1. Voici la traduction en finnois que nous proposons, dans Gustav Philip Creutz, *Atis ja Camilla*, Osmo Pekonen (trad. finn.), Turku, Éditions Faros, 2019 :

« Hän lumivalkoisena ui lumpeenkukan lailla,
veet välkkyy ikipyhät ain’ Arkadian mailla.
Ei mitään epäpyhää kuvasta lähteen peili,
saa huolen häivää vailla kylpeä helein heili. »

Étant donnée la structure très différente du suédois et du finnois, et la nécessité de faire rimer les mots, les vers dans les deux langues ne donnent pas toujours naissance exactement aux mêmes images. Voici, en français, ce que dirait l’original suédois de Creutz : « Elle [la fontaine] embrasse tendrement ce corps de neige / Dans son sein meurent les désirs impurs / Car sa vague pure protège les chastes / Celles qui se cachent en se glissant sous les eaux. » ; et ce que nous proposons ici dans la traduction en finnois du même passage : « Elle [la nymphe], blanche comme la neige, nage comme une fleur de nymphéa / Les eaux éternellement sacrées de l’Arcadie scintillent / Et comme la fontaine ne miroite rien d’impur / La plus belle des nymphes peut se baigner sans le moindre souci. »

2. Comte de Creutz, *La Suède & les Lumières. Lettres de France d’un Ambassadeur à son Roi (1771-1783)*, Marianne Molander Beyer (éd.), Paris, Michel de Maule, 2006.